

BENJAMIN ET ROSALIE DE CONSTANT

CORRESPONDANCE

1786-1830

publiée avec une introduction et des notes par

ALFRED et SUZANNE ROULIN

nrf

GALLIMARD

PRÉFACE

Dans la Correspondance de Benjamin Constant, les lettres qu'il a adressées à sa cousine Rosalie présentent un intérêt de premier ordre. Beaucoup sont pleines de confidences qu'il ne faisait qu'à elle seule, et toutes abondent en témoignages de l'amitié la plus tendre et la plus délicate.

*Il valait donc la peine, nous a-t-il paru, d'en réunir une collection aussi complète que possible, et de les présenter dans un recueil séparé où elles prendraient toute leur valeur. Le texte des lettres déjà publiées * laissait d'ailleurs beaucoup à désirer. Il fourmillait de fautes de lecture, de négligences et d'erreurs de tous genres. Celui que nous donnons ici a été établi entièrement d'après le manuscrit original ** que nous avons suivi avec une fidélité scrupuleuse.*

Ce manuscrit nous a permis non seulement d'apporter de nombreuses améliorations aux textes connus, mais surtout d'enrichir considérablement notre recueil. Nous y avons trouvé une quarantaine de pièces tout à fait inédites et une quinzaine d'autres qui n'avaient paru que dans des revues. La collection des lettres de Benjamin à Rosalie s'est trouvée ainsi augmentée de cinquante-neuf pièces qui manquaient au recueil publié par Menos.

*Enfin, nous avons pu fort heureusement y ajouter une quarantaine de lettres inédites de Rosalie à Benjamin acquises il y a quelques années par la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne ***. Toutes sont postérieures au mois d'août 1813, et c'est seulement à partir de cette époque qu'il nous a été possible de rétablir presque intégralement la correspondance échangée entre Benjamin et Rosalie.*

De ce fait, notre recueil s'est trouvé divisé naturellement en deux parties fort inégales : un long monologue de Benjamin, de 1786 à 1813, et un dialogue plus court de Rosalie avec son cousin, de 1813 à 1830.

Il nous a paru utile d'éclairer ces textes par un nombre important

* *Lettres de Benjamin Constant à sa famille*, précédée d'une introduction par Jean-H. Menos, Paris, A. Savine, 1888.

** Ms. Constant 36 b, à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève.

*** Ms. 326.

de notes explicatives, mais nous n'avons pas cru devoir leur donner trop d'étendue, et nous nous sommes bornés à l'indispensable.

En publiant cette première édition séparée et considérablement augmentée des Lettres de Benjamin à Rosalie, notre dessein a été surtout de mieux montrer ce Benjamin sensible, délicat, pénétré de reconnaissance et d'amitié fidèle, qu'on retrouve dans toutes ses lettres à sa cousine, de faire apparaître aussi l'influence apaisante et bienfaisante que cette confiance si sûre et si dévouée, cette consolatrice des mauvais jours a exercée sur son cousin. Mais notre vœu secret était encore qu'à la faveur de cette publication, la réputation littéraire de Rosalie commence à s'établir à côté de celle de son cousin et qu'on reconnaisse en elle une des meilleures épistolières de son temps. Si, en publiant ce livre, nous avons contribué à mieux faire apprécier son talent, notre effort n'aurait pas été tout à fait inutile.

Nous ne saurions terminer ce bref avant-propos sans adresser l'expression de notre gratitude à M. Aug. Bouvier, directeur, ainsi qu'à M. Bernard Gagnebin, conservateur des manuscrits de la Bibliothèque publique et universitaire de Genève pour l'aide précieuse qu'ils n'ont cessé de nous accorder. Nous devons remercier aussi M. J.-C. Biaudet, directeur de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne, qui a mis à notre disposition le dossier des lettres de Rosalie de Constant à son cousin Benjamin, comme aussi M. Ch. Roth, bibliothécaire, aux lumières duquel nous avons plus d'une fois dû recourir pour établir nos notes.

Alfred et Suzanne ROULIN.

Lausanne, novembre 1954.

A LA MÉMOIRE
DU BARON
MARC-RODOLPHE DE CONSTANT REBECQUE

Lausanne, 1885-Bruxelles, 1953.



INTRODUCTION

ROSALIE ET BENJAMIN DE CONSTANT

L'étonnante précocité de Benjamin Constant avait singulièrement flatté son père qui ne rêva jamais pour lui que la gloire littéraire. Mais elle avait été diversement appréciée par ses autres parents. Du côté Chandieu qui était celui de sa mère, on n'était guère porté vers les choses de l'esprit, et cette précocité causa plus de jalousie que d'admiration. Les lettres étaient plus en honneur chez les Constant. David-Louis d'Herminches et son frère Samuel, le père de Rosalie, avaient tous deux vécu dans l'intimité de Voltaire. Ils avaient joué avec lui ses tragédies et ses comédies à Lausanne et à Ferney, et c'est chez leur sœur, la belle Angélique de Langalerie, qu'avait été installé, aux portes de Lausanne, le théâtre de Mon Repos. Presque en même temps, dès 1760 au moins, Samuel de Constant avait été l'un des animateurs de cette *Société littéraire* de Lausanne qui avait groupé l'élite intellectuelle de la ville et plusieurs étrangers de distinction.

Dans ce milieu si littéraire, le talent précoce de Benjamin enchantait tout le monde et suscita bientôt tous les espoirs d'une gloire qui élèverait très haut le nom des Constant de Rebecque. Mais on sait assez que ces espoirs, Benjamin ne tarda pas à les décevoir. Les aventures amoureuses de son adolescence, ses bizarreries, sa conduite souvent déconcertante, sa liaison avec M^{me} de Charrière de Zuylen, un premier mariage absurde et bientôt malheureux, firent bien pâlir l'auréole de sa première jeunesse. Peu à peu, les uns après les autres, les oncles, les cousins et les cousines, les uns avec regret, les autres non sans quelque joie maligne, cessèrent de croire à l'étoile de Benjamin, et finirent même par se détacher de lui. Seule ou presque seule, sa cousine Rosalie continua, en dépit de tout, à lui vouer une fraternelle affection, à admirer son intelligence supérieure et persista à espérer qu'un jour il donnerait la mesure de son génie.

Rosalie de Constant était née à Saint-Jean, aux portes de Genève, le 31 juillet 1758. Elle était de neuf ans l'aînée de Benjamin. Son père, Marc-Samuel de Constant, avait été marié par Voltaire. Celui-ci lui avait fait épouser la fille unique de son proche voisin des Délices, le professeur Pictet. C'était un fort beau mariage. Charlotte Pictet appartenait à l'une des meilleures familles de Genève. Elle était non seulement bien dotée, mais aimable et jolie. A une sensibilité exquise elle joignait une grande vivacité d'intelligence et beaucoup d'esprit. Ses grands yeux noirs et sa

« belle âme logée dans un corps droit comme un jonc » enchantaient Voltaire.

Le jeune Constant avait été capitaine dans un régiment suisse au service de Hollande, mais il était réformé depuis peu. Une fois marié, il quitta Lausanne pour venir s'installer dans la campagne de ses beaux-parents. Aussi est-ce à Genève que Rosalie, la première enfant des Constant-Pictet, passa toute sa jeunesse. Ses premières années y furent très heureuses. Mais ce fut un court bonheur. Le sort ne tarda pas à s'acharner sur sa famille. Elle n'avait pas encore huit ans quand mourut sa mère dont la santé avait toujours été fort délicate. Du même coup, Samuel de Constant, qui avait placé une bonne part de sa fortune sur la tête de sa femme, se trouva fort appauvri et chargé de quatre enfants en bas âge. Rosalie, il est vrai, ne tarda pas à lui être d'un grand secours. De bonne heure, elle sut prendre au sérieux son rôle de sœur aînée et entourer ses cadets d'une tendre et presque maternelle protection.

Mais de ce dévouement même elle fut bientôt la victime. En jouant un jour avec ses frères dans le beau jardin de Saint-Jean, elle voulut les préserver d'une chute, et tomba elle-même si malheureusement qu'elle se brisa une épaule. La fracture était si mauvaise que le chirurgien de Genève ne parvint pas à la réduire. Rosalie demeurerait contrefaite. Pour redresser cette fâcheuse déformation, on tenta tous les remèdes, mais sans aucun succès. La grand-mère Pictet entraîna même ses deux petites-filles jusqu'à Paris, pour soumettre Rosalie à l'examen et au traitement de l'illustre docteur Tronchin. Elles y séjournèrent plusieurs mois. Les monuments et la vie de la capitale enchantèrent les deux jeunes filles. Mais Tronchin, pas plus que les autres, ne put opérer le miracle qu'on lui demandait.

Toute sa vie, la pauvre Rosalie allait rester légèrement bossue. C'était sans doute un grand malheur, mais il était racheté par une physionomie vive et spirituelle et par l'intelligence que reflétaient ses grands yeux de myope.

Après quelques années de veuvage, son père se remaria avec une Genevoise imposante et solennelle qui remplaça mal auprès de ses enfants la tendre et spirituelle Charlotte Pictet. Ce fut le troisième malheur de Rosalie. Elle en éprouva sans doute un immense chagrin. Mais peut-être toutes ces tristesses, loin d'altérer son humeur, contribuèrent-elles à mûrir précocement son esprit et à fortifier son cœur.

Rosalie n'avait pas encore dix ans quand elle apprit qu'un cousin nommé Benjamin venait de lui naître à Lausanne, le 25 octobre 1767. Mais cette fillette sensible et raisonnable dut ressentir en même temps que de la joie une grande compassion pour cet enfant que la mort priva de sa mère au bout de quelques jours. Comme elle, il était déjà orphelin. Jamais il ne connaîtrait les tendres caresses de la voix et des mains d'une mère, jamais il ne serait couvé par ses regards d'admiration et d'amour. Et dès le premier moment, Rosalie se sentit sans doute liée à ce petit cousin

par un sentiment de tendresse et de naturelle sympathie. A l'amitié qu'elle lui voua dès le berceau, elle allait demeurer fidèle jusqu'à la mort.

Quand elle le connut mieux, quelque dix ans plus tard, cette affection ne tarda pas à se doubler d'une vive admiration pour son esprit et son intelligence. « Dans sa première enfance, écrivit-elle plus tard, il était brillant par ses reparties, qu'il écrivait en prose et en vers, à tort et à travers... J'ai des lettres de lui à sa grand-mère, écrites à dix et douze ans qui sont étonnantes. »

Tout jeune encore, il faisait seul le voyage de Lausanne à Genève pour aller rendre visite à ses cousins de Saint-Jean. « Un beau jour d'automne de cette même année 1779, raconte Rosalie, nous vîmes arriver Benjamin sur un petit cheval à mon oncle. Ce fut une vraie joie pour tous. Il avait alors douze ans; il était très grand pour son âge, mais bien enfant... la soirée se passa avec notre cousine de Pregny et Benjamin à faire des bouts-rimés et des chansons. Je les ai retrouvés. Ils sont au fond de ma caisse à souvenirs... »

Et à propos d'un autre séjour de Benjamin à Saint-Jean quelques mois plus tard, Rosalie écrit : « Nos plaisirs consistaient dans ce temps à nous faire de petites surprises, des fêtes de famille, des déguisements, des illuminations à peu de frais sur la terrasse. Benjamin s'amusa fort et nous amusa par sa gaîté déjà pleine de sel. Il fut si bien monté qu'il passa la nuit à faire un poème qu'il vint jeter dans ma chambre de grand matin. » Peut-être ce poème était-il l'un de ceux qu'on retrouve dans sa « caisse aux souvenirs », à la Bibliothèque publique de Genève. Celui par exemple qui commence par ces vers :

Vous me demandez, Rosalie,
 Vous me demandez un couplet.
 Comment contenter votre envie ?
 Que ne voulez-vous un bouquet ?
 J'irais, ma chère Rosalie,
 Cueillir des roses, des œillets,
 Et je consacrerai ma vie
 A cueillir pour vous des bouquets.

et se termine, après six strophes sur le même ton, par cet envoi :

Je ne savais d'abord que faire
 Pour vous composer un couplet.
 J'ai tâché de vous satisfaire;
 Vous m'avez promis le secret.

Il est permis d'imaginer aussi que c'est pour répondre à cette délicate pastorale que Rosalie répliqua :

Ne chantez point votre cousine
 Elle ne peut rien inspirer
 Cherchez quelque mine enfantine
 Qui sache plaire autant qu'aimer;
 Pour elle gardez votre Muse
 Et votre esprit et vos talents.
 Les belles, il faut qu'on les amuse,
 L'amitié n'exige pas tant.

La réplique peut paraître un peu grave. Mais Rosalie avait vingt ans passés et Benjamin en avait douze à peine.

Ces petites pièces sans prétention ni pédantisme ne sont pas dépourvues d'esprit. Leur ingénuité est bien celle des lettres admirables que dans le même temps Benjamin écrivait à sa grand-mère. Elles évoquent agréablement les amusements de ce petit monde réuni à Saint-Jean, près de Genève, ou à Lausanne chez la grand-mère Constant. Rosalie était l'âme de tous ces divertissements et Benjamin, le cadet de toute la bande, y menait le jeu avec elle. Une entente de sympathie les liait déjà d'esprit et de cœur.

En dépit de ses alliances et de sa bourgeoisie genevoises, Samuel de Constant était demeuré très attaché à sa ville natale. Sa spirituelle cousine, Louise de Corcelles, qui venait souvent en visite à Saint-Jean, assurait même plaisamment que les Constant n'étaient « qu'une colonie suisse aux portes de Genève ». Saint-Jean était largement ouvert aux hôtes de Lausanne. « Nous avons presque toujours, écrit Rosalie, quelques parents à demeure avec nous, qui rendaient notre vie de famille extrêmement agréable. » Constant, d'autre part, désertait volontiers Genève pour retrouver à Lausanne les parents et amis qu'il y avait laissés ou pour aller vivre pendant des semaines avec ses vigneron de Lalex. Dès son enfance, Rosalie avait fait de fréquentes visites à Lausanne à sa grand-mère, la générale Constant, ou aux cousines germanes de son père qu'elle appelait ses tantes : sa tante de Corcelles et sa tante Charrière de Bavois. De 1780 à 1782, elle y passa même deux hivers entiers durant lesquels elle dut revoir plus souvent son jeune cousin, l'espiègle Benjamin, et goûter mieux encore la vivacité et le charme de son esprit précoce. De son côté, l'enfant solitaire qu'était Benjamin s'attacha de plus en plus à cette aînée qui le comprenait si bien et lui vouait tant d'affection. Elle devint pour lui comme la plus tendre des sœurs et la plus dévouée. Mais quand, renonçant à l'espoir de dénicher un précepteur convenable pour son fils, Juste de Constant l'envoya poursuivre ses études à l'Université d'Erlangen, puis à celle d'Édimbourg, Rosalie put se croire presque entièrement oubliée de son cousin. Il ne semble pas que, durant cette longue absence de quatre ans, Benjamin lui ait adressé le moindre billet. Au bout d'un an pourtant, il en envoya un d'Erlangen au père de Rosalie pour lui recommander des amis.

« Il y a si longtemps que je suis éloigné de vous, écrivait-il, que j'ai bien peur d'être effacé de votre souvenir. » Cette crainte n'était pas sans fondement, car c'est à ces quelques lignes, semblait-il, que se borna, durant tout le temps de ses études, sa correspondance avec ses parents de Lausanne et de Genève. Ce long silence égoïste ne fut sans doute guère favorable à l'opinion qu'ils avaient de lui, et Rosalie, plus que tous, dut souffrir des torts que se donnait Benjamin. Il régna dès lors dans leurs relations une sorte de malaise qui ne se dissipa tout à fait que bien des années plus tard.

Pourtant quand Benjamin revint en Suisse, où il passa presque tout entière l'année 1786, une de ses premières visites fut pour son oncle et pour ses cousines de Saint-Jean, qui lui firent fête, chez

qui il fit un séjour de plusieurs semaines. C'est de cette époque aussi que datent ses premières lettres à Rosalie. Sur un ton badin, il se plaint avec candeur du silence de son oncle dont il attend une réponse depuis trois semaines et tente d'apitoyer sa cousine sur son triste sort. « Songez que nous sommes enterrés au Désert, dont la neige, le froid, la pluie nous empêchent de sortir, que moi en particulier, je n'ai ni estomac, ni poitrine, ni vue et que vous m'avez promis de me faire oublier mes maux. Songez qu'il est cruel d'ôter à un malheureux sa dernière consolation, et qu'obligé de renoncer à toutes les vanités de ce monde, je n'ai que votre amitié pour ressource. »

De son côté, Rosalie prenait au sérieux le rôle de sœur aînée que leur grand-mère lui avait demandé de jouer auprès de Benjamin. Tout en l'entourant d'affection et de tendresse, elle ne craignait pas de le morigéner sans indulgence. « Prêchez-moi toujours, lui écrivait-il non sans ironie, si je prêchais comme vous, je ne déprêcherais de ma vie. » Quelques mois plus tard, elle lui reprochait en termes assez vifs son manque de parole. Dans chacune de ses lettres, il promettait à sa cousine de retourner bientôt à Saint-Jean, mais jamais il ne tenait sa promesse. Son amitié était-elle vraie et sincère? Benjamin trouva d'excellentes raisons pour se justifier, mais il va sans dire qu'il se garda de faire la moindre allusion à la brûlante passion qui le tenait rivé à Lausanne. Il ne niait pas ses torts, mais il espérait être pardonné. « Si vous saviez, lui répondit-il, combien je sens vivement toutes les bontés et l'amitié que vous voulez bien me témoigner, vous me pardonneriez mes torts. »

Leur amitié n'était pas encore compromise, mais Benjamin allait la mettre à rude épreuve. Rosalie ne put ignorer longtemps le fol amour de son cousin pour la belle M^{me} Trevor, femme de l'ambassadeur d'Angleterre à Turin, et les extravagances auxquelles cette passion l'entraîna.

L'année suivante, ce furent les mille folies de Benjamin à Paris, et sa fugue en Angleterre. Une conduite aussi peu édifiante, aussi fantasque, aussi déraisonnable n'était guère faite pour plaire à sa famille. La malveillance s'en mêla, et la bonne Rosalie eut bien du mal à défendre Benjamin des commérages désobligeants dont il fut l'objet à Lausanne et à Genève. Sans doute ne pouvait-elle approuver ses extravagances, et si l'occasion se fût présentée, elle n'aurait pas manqué de le « prêcher » d'importance. Mais elle ne pouvait se défendre d'une certaine indulgence à son égard. Elle savait que malgré tout « il y avait d'excellentes choses au fond de son âme ».

Cependant, c'est seulement au moment où éclata le procès militaire qui devait ruiner son père que Benjamin retrouva quelque sympathie auprès des siens et qu'il se rapprocha de la famille de son oncle Samuel. Depuis quelques mois d'ailleurs, celui-ci, fuyant les troubles de Genève, était venu s'installer près de Lausanne, dans la belle maison de la Chablière, que son frère Juste venait de lui louer.

C'est là qu'au début de l'automne 1787 Rosalie vit revenir « l'enfant prodigue » après son équipée en Angleterre. L'accueil fait à Benjamin ne dut pas être très chaleureux. Sa famille ne lui épargna ni les quolibets ni les propos ironiques ni les sermons. Mais il se moquait bien de tout cela. N'avait-il pas retrouvé, en passant à Neuchâtel, une amie qui l'avait reçu « avec des transports de joie »? M^{me} de Charrière de Zuylen, avec laquelle il s'était intimement lié à Paris, à qui il avait adressé, au cours de son escapade anglaise, de longues lettres pleines d'ardeur juvénile, de verve et de fantaisie, qui le tenait sous le charme de son incomparable intelligence et de son brillant esprit. L'extraordinaire ascendant que cette femme supérieure exerçait sur Benjamin bannissait toute autre influence, étouffait toute autre amitié. Que lui importaient maintenant les sermons, les gronderies amicales de sa cousine Rosalie? Comme toute sa famille, elle ne pouvait s'empêcher de blâmer cette liaison de son jeune cousin avec une femme dont elle appréciait d'ailleurs le talent, mais qui avait quelque trente ans de plus que lui, et qui au surplus était mariée. Ce n'était pas par cette voie qu'on pouvait espérer le voir rentrer dans une vie régulière, dans une carrière où ses dons exceptionnels l'auraient rapidement porté à la gloire.

D'ailleurs le départ de Benjamin pour la cour de Brunswick ne tarda pas à le séparer de nouveau de sa cousine Rosalie. Soit négligence soit ennui, il ne lui écrivit guère, semble-t-il, qu'après un an d'absence et pour la remercier un peu tardivement de l'attachement qu'elle et sa sœur Lisette avaient témoigné à son père malheureux. En même temps, il lui annonçait à mots couverts son prochain mariage avec une demoiselle d'honneur de la duchesse de Brunswick, Minna von Cramm. Un séjour que Benjamin fit peu après avec sa femme à Beau-Soleil, à quelques pas de la Chablière, le rapprocha de ses cousines pendant plusieurs semaines. Leur amitié se renoua sans doute, et Rosalie fut bien aise de constater que son cousin « avait beaucoup gagné pour le caractère » et que la bonne influence de sa femme l'avait « rendu sage ». Mais si Benjamin sut gré à sa famille de l'accueil qu'ils avaient fait à sa femme, son amitié pour Rosalie n'y gagna guère en intimité. Leurs relations se resserrèrent un peu lors d'un autre séjour prolongé que Benjamin fit seul à la Chablière, à la fin de l'année 1791. Mais quand, dès l'année suivante, commencèrent ses misères conjugales, ce n'est pas à sa cousine qu'il confia sa tristesse et ses dégoûts, mais à Belle de Zuylen, dont le pessimisme s'accordait si bien au sien et auprès de laquelle il aimait à vider son cœur.

Cette amitié passionnée pour M^{me} de Charrière, on le sait d'ailleurs, ne devait guère survivre à la rencontre de Constant et de M^{me} de Staël, en septembre 1794, et à la violente passion qu'il conçut pour elle. Rosalie connaissait l'ambassadrice depuis quelques années déjà, et elle éprouvait pour cette jeune personne une véritable admiration. « C'est, écrivait-elle en 1791 à son frère Charles, une femme bien extraordinaire et d'un génie bien supé-

rieur. » Mais cette nouvelle liaison de son cousin ne pouvait que lui déplaire. Tout de suite, elle en voulut à M^{me} de Staël d'avoir fait de lui l'amant en titre d'une femme « trop célèbre ». Elle-même en ressentait comme une humiliation pour lui et pour sa famille. D'ailleurs, ce Benjamin dont elle admirait les talents, qu'elle suivait depuis son enfance de ses vœux ardents et de sa tendre inquiétude, pouvait-il trouver là le bonheur et la considération qu'il lui paraissait mériter ? Rosalie ne pardonna pas non plus à Germaine de Staël d'avoir bientôt entraîné Benjamin loin du pays natal, où elle aurait voulu le voir jouer son rôle, et de l'avoir jeté sur la scène de la politique française.

En dépit de l'espèce de notoriété que ces nouveaux liens conféraient à son cousin, ils lui causèrent un vif chagrin et, dès qu'elle les connut, elle ne put se défendre d'une certaine hostilité à l'égard de la Dame de Coppet. Pourtant, dans les premiers temps tout au moins, il lui arriva d'espérer quelque bien des nouvelles amours de Benjamin. « Peut-être, écrivait-elle à son frère Charles en octobre 1796, si ces esprits se conviennent si bien, seraient-ils assez heureux ensemble pour faire oublier leurs folies. » Mais ce frêle espoir ne dura guère. A cette date d'ailleurs, l'amour de Benjamin pour Germaine était presque un amour défunt. On sait assez par ses journaux et par sa correspondance que la première flambée de son amour fut tôt éteinte, et qu'il ne tarda pas à souffrir cruellement du caractère irascible et tyrannique de son amie. Au début, cependant, il semble avoir renfermé en lui-même tous ses sentiments intimes, toute l'amertume qu'il avait au fond du cœur. Aucun de ses amis ni de ses proches ne paraît avoir reçu de lui la moindre confiance, la moindre plainte touchant sa liaison avec la baronne de Staël. Malgré cette extrême réserve de Benjamin, on dut bientôt sentir dans son entourage, et Rosalie mieux que personne, qu'il était profondément malheureux et qu'il devait souvent aspirer à se dégager d'un lien auquel il ne tenait plus que « par devoir ou par faiblesse ».

Dès 1796 pourtant, fatigué de suivre « tout essoufflé le char d'une femme célèbre », il s'en était ouvert, sous le sceau du plus grand secret, à la comtesse de Nassau, sa tante, après avoir hésité pendant toute une année à lui faire cette douloureuse confidence. Mais, promptement repris par les sortilèges de M^{me} de Staël, il n'avait pas tardé à se rétracter lamentablement. Cette conduite inexplicable avait fort indisposé M^{me} de Nassau, et Benjamin, très gêné à son égard, avait évité dès lors, dans les lettres qu'il lui écrivait, toute allusion à ses sentiments pour Germaine. Après cette inutile confession, il garda longtemps le plus complet silence sur les orages de sa vie intime. La politique, le Tribunat et Anna Lindsay l'occupèrent quelque temps. Mais quand il se fut brouillé avec la belle Irlandaise et que Bonaparte l'eut brutalement éliminé du Tribunat, quand il comprit que la mort du baron de Staël n'apporterait aucun changement à ses rapports avec Germaine, il ressentit un profond dégoût pour sa situation, pour le rôle qu'on lui faisait jouer, et éprouva un immense besoin de tran-

quillité et de vie réglée. Les loisirs de sa retraite politique le rapprochèrent de sa cousine Rosalie, qu'il avait fort délaissée depuis sa liaison avec la « trop célèbre ». Il lui confia ses peines. Elle le vit « à la fois malheureux, mal jugé et menant une vie que son âge et sa santé rendaient tous les jours plus fâcheuse ». Elle lui parla le langage de la raison, de l'honnêteté et de la vraie amitié, et lui donna « la force de résister à un torrent auquel il cédaît douloureusement depuis des années ». Une confiance si parfaite s'établit entre eux qu'il lui écrivait de Francfort le 1^{er} octobre 1803 : « Je languis de causer avec vous dans toute l'intimité qui aurait dû toujours exister entre nous deux, et qui a été une si grande consolation pour moi et une si grande jouissance depuis qu'elle existe. »

Rosalie devint bientôt son unique confidente. Elle seule pouvait le comprendre, voir clair dans la complexité de ses sentiments et juger avec indulgence les apparentes contradictions de sa conduite.

Au moment où, durant l'été de 1802, s'établit cette confiance intime, Rosalie venait de passer la quarantaine. Son père était mort depuis peu, son frère Charles était fixé à Londres, et le cadet, Victor, poursuivait à Berlin sa carrière militaire. Elle restait seule à Lausanne avec sa sœur Lisette qui, s'étant donnée tout entière à la secte des piétistes lausannois, s'était beaucoup détachée d'elle. Elle aurait donc été fort isolée si sa bonne tante de Charrière de Bavois, une cousine germaine de son père, qui l'avait prise en grande affection dès son enfance, ne l'avait accueillie dans sa modeste maison de Chaumière, au-dessous de Lausanne. C'est là que Rosalie vécut pendant près de vingt ans, partageant les joies et les soucis de cette vieille parente au cœur généreux, à l'esprit cultivé, à l'humeur vive et un peu fantasque, dont le salon avait fait, dans les dernières années du siècle précédent, les délices de la société lausannoise. Cette excellente personne poussait un peu loin le goût de la fantaisie, et Rosalie qui, au contraire, joignait à beaucoup de sens pratique un grand besoin d'ordre et de régularité, lui fut d'un grand secours dans la tenue de sa maison.

Mais ces travaux pratiques étaient loin d'occuper tous les moments de M^{lle} de Constant. Il lui restait assez de loisirs pour lire beaucoup, pour s'adonner à sa passion pour la botanique et pour la peinture de fleurs, et surtout pour entretenir avec ses parents et ses amis une ample correspondance. Avec quelques cahiers de souvenirs et un très bel herbier peint, cette correspondance forme l'œuvre de toute sa vie. Cependant, malgré un goût très vif pour les choses de l'esprit et pour les arts, Rosalie était entièrement dépourvue de prétention littéraire. « J'ai toujours fui la publicité, écrit-elle, et l'espèce de ridicule que donnent à une femme, et surtout à une pauvre demoiselle, les vers ou la prose. Si mes fleurs m'ont ôté la tentation de barbouiller du papier, c'est encore une obligation que je leur ai. » Jamais elle n'a écrit une ligne pour le public, et pourtant elle a beaucoup écrit. Des lettres

qu'elle a adressées à son frère Charles le Chinois, plus d'un millier subsistent, qui forment huit gros volumes in-quarto, conservés à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève. Mais un nombre considérable d'autres lettres écrites à son frère Victor, à son cousin Guillaume-Anne, à M^{me} de Staël, à Chateaubriand ou à sa femme, à M^{me} de Charrière de Zuylen, à Ch.-V. de Bonstetten, à ses amis Frossard de Saugy, à M^{me} Huber-Alléon et à ses fils et à beaucoup d'autres amis genevois, sans oublier surtout celles qu'elle écrivit à la duchesse de Duras, sont dispersées dans des fonds divers d'où on n'a pas encore songé à les tirer.

Cette ample correspondance est donc mal connue *. Elle mériterait de l'être davantage. L'aisance, la simplicité, le naturel, une expression vive et souvent piquante conservent aux lettres de Rosalie toute leur grâce et toute leur fraîcheur.

De toutes celles qu'elle a écrites à son cousin Benjamin, bien peu nous sont parvenues, et l'on pourrait s'en étonner. Il n'en subsiste qu'une quarantaine, qui sont toutes postérieures à 1812. Que beaucoup des lettres que Rosalie adressait à Coppet aient disparu, cela n'est pas trop surprenant. Elles étaient si compromettantes que plus d'une fois Benjamin informe sa cousine qu'il les a brûlées aussitôt reçues. Mais les autres ? Il serait bien étrange que lui qui conservait précieusement toutes les correspondances de ses parents et de ses amis, n'eût pas eu les mêmes soins pour les lettres de sa cousine Rosalie qu'il appréciait entre toutes. D'ailleurs, comme il a gardé soigneusement celles qu'elle lui a écrites depuis août 1813, on a peine à imaginer qu'il ait détruit toutes les lettres qu'il avait reçues d'elle avant cette date. On s'explique mal leur disparition. Mais il n'est pas impossible que Rosalie n'ait été elle-même l'auteur du méfait. La fameuse caisse de Göttingue que Benjamin avait confiée à sa garde en 1826 devait contenir entre autres de nombreuses correspondances. Les lettres de Charlotte de Hardenberg devaient y voisiner avec celles de Julie Talma, d'Anna Lindsay, de Prosper de Barante et d'autres. Si celles de Rosalie étaient du nombre et qu'elle les ait retrouvées quand la caisse fut ouverte après la mort de Benjamin, il ne serait pas surprenant qu'elle les ait alors reprises et jetées au feu comme des lettres qui n'avaient désormais plus aucun intérêt pour personne. On ne saurait sans doute rien affirmer, mais on doit convenir que le geste de pudeur et de parfaite modestie que nous imaginons est singulièrement conforme à tout ce que nous savons du caractère de Rosalie.

Quoi qu'il en soit, la perte de ces quelque cent cinquante lettres est bien fâcheuse. On doit les regretter non seulement parce qu'elles nous auraient permis souvent de mieux comprendre le sens de celles de son cousin, mais pour elles-mêmes, pour leur

* On en trouve de nombreux extraits dans *Rosalie de Constant, sa famille et ses amis*, par Lucie Achard, Genève, Eggimann, 1901-1902, 2 volumes. D'autres ont été publiées par M^{me} Suzanne Roulin sous le titre de *Lettres à Charles le Chinois en 1798*, Lausanne, Rouge, 1948.

charme personnel, pour leur accent de sincérité, de tendre amitié, et peut-être aussi pour l'intérêt littéraire qu'elles devaient présenter. Tout ce qu'on sait d'elles, c'est que Benjamin les prisait plus que toutes les autres. « De toutes les choses du monde, lui écrivait-il le 24 juin 1807, vos lettres sont une de celles qui me font le plus de bien... Vos lettres sont un puissant antidote contre ce spectre de douleur qui me saisit et me terrasse, et si je fais encore de mon reste d'existence quelque usage bon ou agréable, c'est à vous que je le devrai. » Et l'année suivante, le 8 mai 1808 : « Vos lettres sont un des plus vifs plaisirs que je puisse encore goûter. »

Benjamin ne goûtait pas moins la société et la conversation de sa cousine Rosalie. « Ce me sera un grand plaisir de vous voir, lui écrivait-il au moment de quitter Weimar, au début de 1804, il m'est doux de penser qu'une confiance parfaite s'est établie entre nous et que nous ne serons plus étrangers. » L'année suivante, ses protestations d'amitié se font plus vives encore : « Je me fais un bien vif plaisir de vous voir..., de vous dire combien je vous suis sincèrement attaché. Je vous assure, ma cousine, que je vous aime bien plus tendrement que je ne sais le dire. Il me serait bien plus facile de le prouver si l'occasion s'en présentait; mais, en attendant, j'ai un vrai besoin que vous le croyiez, et je vous le dirai tant que j'espère enfin vous en convaincre. » (10 juillet 1805.) Et six mois plus tard, après un court séjour à Lausanne et sur le point de partir pour Brévins où il allait voir son père : « Je partirai pénétré d'amitié pour vous et bien impatient de pouvoir vous le dire. Il n'y a dans tout ce dont nous avons causé que ce sentiment de sûr. Le reste est à la merci de la destinée. » En septembre 1808, enfin, quand la rupture avec M^{me} de Staël est déjà presque consommée, le diapason de son amitié se fait plus vibrant encore : « Vous voir et causer avec vous, écrit-il à sa cousine, est un des plus grands plaisirs de ma vie. Si vous n'approuvez pas toujours ce que je fais, vous comprenez ce que je dis, et l'un me dédommage un peu de l'autre; je dis un peu, car je voudrais bien ne faire que ce que vous approuvez. Mais c'est déjà un bonheur, un bonheur rare que d'être compris. L'esprit seul ne suffit pas pour comprendre, il faut encore que le cœur s'en mêle, et voilà pourquoi l'on n'est compris que de ceux que l'on aime et de qui l'on est aimé. »

Cette fervente amitié devient son seul refuge, son seul appui dans les efforts vacillants qu'il tente pour secouer le joug de M^{me} de Staël et recouvrer sa liberté. L'idée d'échapper pour quelques jours à l'agitation et aux orages du château de Coppet l'enchanté. « Je me fais une joie, écrit-il à sa cousine, de causer avec vous qui m'entendez, me comprenez, me tenez lieu de sœur. » Il n'a pas d'autre confidente pour tout ce qui touche ses démêlés avec M^{me} de Staël. « Tout ce qui regarde une personne que j'ai aimée 13 ans, que j'aime encore d'une affection profonde, est une chose sacrée dont je ne parle qu'à vous. » C'est sur sa cousine plus que sur lui-même qu'il compte pour se tirer de la situation inextricable dans laquelle il se débat. « Dans cette situation,

ajoute-t-il, c'est à vous, chère cousine, à vous qui êtes mon bon génie, c'est à vous que j'ai recours... Je vous donne ensuite la procuration de ma destinée. Je vous dirai tout ce que je sens. Vous savez d'ailleurs tout ce qui existe. Vous me conseillerez. Vous me prescrirez ce qu'en honneur, en morale, en scrupule, en délicatesse, je dois faire. Je ne crains pas de m'en remettre à vous qui êtes la pureté et la bonté même. »

Tant de misères et une amitié si confiante ne pouvaient manquer d'émouvoir le cœur de Rosalie. De sa mère, elle tenait une sensibilité extrêmement vive, et le célibat l'avait si peu endurcie qu'à la fin de sa vie elle refusait de croire que l'âge puisse refroidir l'âme, et pensait qu'en vieillissant « aimer et le besoin d'aimer s'accroissent ». Toute sa tendresse s'était reportée sur ses proches et sur ses amies, et depuis toujours, Benjamin, plus que tout autre, y avait droit. « Je suis accoutumée de tout temps, écrivait-elle vers 1804 à M^{me} de Staël, à aimer Benjamin. Il a toujours tenu dans notre famille la place d'un objet précieux sans cesse environné de quelque danger, ce qui augmentait l'intérêt pour lui. J'ai hérité de tous ces sentiments, et je les conserverai, même indépendamment de ses procédés plus ou moins aimables envers moi. Je le suivrai de mes vœux et de mon inquiétude, et si jamais il avait besoin de l'amitié ou des soins d'une sœur, il les trouverait en moi. »

Outre cette fidélité d'affection, Benjamin trouvait dans sa cousine une fermeté d'âme peu commune sur laquelle pouvaient se reposer sa faiblesse et ses douloureuses incertitudes. Sa franchise un peu rude le blessait parfois, mais elle était si bonne, si désintéressée, si entièrement dévouée qu'il lui pardonnait bientôt ce léger travers. Il goûtait aussi son intelligence toujours en éveil et le parfait équilibre de sa raison. L'étendue et la justesse de son esprit l'enchantaient. Qu'il s'agit de ses propres ouvrages ou de ceux que venait de faire paraître M^{me} de Staël ou Chateaubriand, il ne pouvait qu'admirer la sûreté et la parfaite rectitude de ses jugements. Comme lui, elle n'avait pas une once de vulgarité, et il retrouvait en elle cet esprit de famille, cet « esprit Constant » fait d'originalité piquante et gracieuse. C'est pour toutes ces qualités de l'esprit et du cœur que Benjamin lui avait voué une si vive et si sincère amitié. « N'allez pas croire que je ne vous aime que parce que vous êtes ma cousine. Il me semble que je vous aurais choisie, si je ne vous avais pas trouvée. » Il voyait d'ailleurs en elle plus qu'une cousine : « Vous êtes ma sœur de cœur et d'adoption, c'est une compensation que la destinée a cru me devoir au tour que m'a joué la nature. » A cette amie pourvue de tant de qualités qu'il n'était guère éloigné de la considérer comme parfaite, il ne trouvait qu'un seul défaut : « Mon attachement pour vous, lui écrivait-il de Göttingue le 27 février 1812, n'a pas diminué, ne peut pas diminuer. Je tiens à vous par les moments agréables que nous avons passés ensemble et par l'intérêt tendre et soutenu que vous m'avez témoigné quand j'en avais le plus grand besoin, et par mille raisons tirées de votre esprit, de

vosre caractère et de vosre âme, raisons que je ne veux pas développer parce que vous avez un seul défaut, mais très grand pour vos amis, c'est de regarder comme des phrases tout ce qu'on dit sur vous-même et sur les sentiments que vous inspirez. » Sans doute méritait-elle un peu ce reproche, car son cousin y revient à plusieurs reprises, mais ce « grand défaut » n'était que l'effet d'un excès de modestie.

Si Benjamin faisait grand cas des lettres de sa cousine, on peut bien penser que Rosalie n'attachait pas moins de prix à celles de son cousin. Elle les conserva toujours comme un bien infiniment précieux, même quand il lui demandait de les brûler après les avoir lues. Elle y retrouvait tout entier ce Benjamin si cher dont elle avait été en peine toute sa vie et pour lequel elle n'avait jamais cessé d'éprouver la plus vive admiration. « Je ne connais personne, écrivait-elle à son frère Charles en 1820, qui ait la fraîcheur de son esprit, ni qui sache penser et dire avec plus de grâce. » Elle ne goûtait pas moins le charme de sa simplicité familière. « Benjamin, note-t-elle dans son Cahier vert, à la date du 16 septembre 1802, est arrivé au travers de ma toilette, de mon linge à compter, et le combat entre ma blanchisseuse, lui et mes chemises, a pris des moments que j'aurais voulu lui consacrer entièrement. Sa simplicité d'enfant jointe à son esprit supérieur sont très aimables. Il était fort gai, un peu polisson, en train comme lorsqu'il vient de faire un bon dîner... » Ce Benjamin qu'elle aimait comme un frère et dont elle admirait les grands talents, elle souffrait dans son cœur de le voir souvent si malheureux et si mal jugé. Elle avait fort à faire pour le défendre contre tous les commérages dont il était l'objet à Lausanne et dans sa famille. Mais, vaillamment et dans toutes les occasions, elle plaidait sa cause, et souvent elle obtenait un peu plus de justice pour lui. Vers 1808, après avoir sans doute médité sur l'étrange destinée de son cousin, elle notait dans son Cahier vert : « Je sens qu'il serait difficile de faire une apologie d'une existence si agitée, si remplie d'événements politiques et amoureux, mais avec des passions si vives, des circonstances contraires et un peu de faiblesse dans le caractère, on peut être jeté dans des routes bien différentes de celles que le cœur et l'esprit auraient choisies. Avec un esprit supérieur et de bons principes, on revient à la place qu'on aurait dû toujours occuper. C'est ce qu'on peut espérer de Benjamin. Son âge mûr et sa vieillesse répareront les agitations de sa jeunesse, et sa réputation d'homme vertueux et d'écrivain distingué se consolidera. » On ne saurait mieux plaider les circonstances atténuantes ni prévoir l'avenir avec plus de perspicacité.

Entre ces deux âmes d'une rare distinction une haute intelligence et une grande richesse de cœur avaient établi une remarquable correspondance de sentiments et d'idées. Pourtant les circonstances ne l'avaient guère favorisée. La destinée se plut à séparer les deux cousins plutôt qu'à les rapprocher. Rosalie demeurait clouée à Lausanne. Benjamin n'y faisait que de brefs séjours. Il vivait tantôt à Paris, tantôt à Coppet ou à Genève, tantôt en



nrf

VÉLIN DE CHATAIGNIER